

Jacques JOUANNA, Laurent PERNOT & Michel ZINK (Ed.), *Charmer, convaincre : la rhétorique dans l'histoire. Actes du 24<sup>e</sup> colloque de la Villa Kérylos à Beaulieu-sur-Mer les 4 et 5 octobre 2013*. Paris, Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, 2014. 1 vol., 350 p. (CAHIERS DE LA VILLA « KÉRYLOS », n° 25). Prix : 35 €. ISBN 978-2-87754-318-7.

Issu du vingt-quatrième colloque organisé par l'Académie des Inscriptions et des Belles-Lettres à la Villa Kérylos, le volume propose quinze articles portant sur les fonctions de la rhétorique à travers son histoire et les liens que celle-ci entretient avec d'autres domaines, comme la peinture, la philologie, la philosophie, la politique et la théologie ; un premier groupe de contributions est consacré au monde gréco-romain, les autres articles explorent le devenir de l'héritage antique aux époques ultérieures, jusqu'au XVII<sup>e</sup> siècle. Dans la contribution inaugurale, Jacques Jouanna rappelle les liens très forts qui unissent rhétorique et médecine dans l'Antiquité : il montre le rôle essentiel de la parole persuasive dans l'exercice de la médecine, mais aussi, réciproquement, l'importance de certains traités du corpus hippocratique et galénique pour notre connaissance de la sophistique. Laurent Pernot montre que la parole publique, et en particulier les concepts d'*isêgoria* et de *parrhêsia*, constituait le cœur du système démocratique athénien ; fierté des citoyens, qui s'y exerçaient quotidiennement, cet art avait aussi ses revers, d'où certaines tentatives philosophiques pour lui donner une coloration plus éthique. Pierre Chiron plaide pour la revalorisation au sein des études classiques de nombreux traités de rhétorique méconnus, conservés en marge des grands théoriciens et orateurs, et actuellement en cours d'exhumation dans la collection des universités de France : ils sont non seulement indispensables au philologue pour comprendre correctement les textes qui sont le produit de la technique, mais ils fournissent aussi, dans leur propre champ, les moyens de nuancer les idées reçues pour mieux apprécier les liens existant entre rhétorique et philosophie, la richesse créatrice des rhéteurs, leur hauteur de vue et leur plaisir du texte. Robert Turcan s'attache à démêler les liens entre rhétorique et sagesse, savoir et savoir-faire, dans la pensée cicéronienne. Rigueur de la pensée et rigueur de la parole y sont étroitement corrélées : la philosophie a recours à l'art oratoire pour être diffusée et mise en pratique, l'art oratoire a besoin de la sagesse pour donner du corps au discours et pour éviter les dérives que l'on craint encore parfois aujourd'hui. Poursuivant sur la question des rapports conflictuels entre philosophie et rhétorique, Carlos Lévy nuance le rejet de cette dernière par l'Académie et par les Stoïciens ; l'auteur se penche plus particulièrement sur le statut de *technè*, que les deux courants philosophiques refusent à la rhétorique. Pierre Laurens dévoile la richesse de la composition de l'épigramme, en relevant les procédés et mécanismes qu'elle partage avec l'enseignement des rhéteurs, comme l'antithèse, la comparaison ou l'anaphore, et surtout la recherche de la *sententia* ; le secret d'une épigramme réussie résiderait dans l'alliance de l'incompatible et du compatible, de l'accord et du désaccord. La contribution s'achève par une présentation du modèle de composition imaginé par Sarbiewski qui, pour artificiel qu'il soit, a le mérite de mettre en avant la complexité technique de l'écriture d'une épigramme. Nicolas Grimal défend quant à lui que la « rhétorique grecque », n'a pas sa place dans le système de pensée égyptien. De façon un peu réductrice, il oppose le modèle grec, dialectique, au modèle égyptien, didactique, et voit dans

l'importance capitale de l'ordre du monde égyptien l'explication de cette antinomie. Jean-Yves Tilliette soutient l'intérêt d'une étude rhétorique de la lettre d'amour. Si son propos porte essentiellement sur ce genre littéraire au Moyen Âge, il ne manque pas de revenir aux sources, avec les *Héroïdes* d'Ovide, en mettant l'accent sur la dimension rhétorique, trop souvent négligée, de cette œuvre. En annexe, on trouve un *status quaestionis* très nuancé sur l'attribution des *Epistolae duorum amantium* à Héloïse et Abélard. Michel Zink illustre l'importance du dialogue dans différents genres littéraires du Moyen Âge, avec une attention plus particulière pour la poésie. Il aborde le statut problématique de cette dernière, considérée comme mensongère car elle ne représente pas la réalité. Ce reproche, dont il situe l'origine dans la religion chrétienne, est éludé dans la fable, qui transmet la vérité par l'intermédiaire de la fiction. Mary Carruthers met en miroir la conception moderne de la lecture et celle qui avait cours au Moyen Âge au travers de diverses représentations picturales et d'un examen des notions d'*intentio auctoris*, de *dispositio* et de *ductus*. Au Moyen Âge, la textualité est avant tout sociale, passe par la performance orale et se construit dans l'interaction avec les auditeurs. En s'appuyant sur les œuvres de Rodolphe Agricola et d'Érasme, Peter Mack met en évidence les innovations de la réflexion rhétorique à la Renaissance : le rapprochement avec dialectique et celui entre narration et confirmation, le rôle central des émotions, l'attention accrue pour la disposition, pour les procédés de style et d'écriture. Lina Bolzoni tire de l'oubli l'entreprise de théâtre de la mémoire de Giulio Camillo Delminio (vers 1480-1544), destiné à conserver le savoir, faciliter l'imitation et la création littéraire : ce théâtre repose sur des machines rhétoriques qui permettent d'isoler par la topique le mécanisme créateur du texte ou de la figure chez les grands auteurs afin de pouvoir les mémoriser et les exploiter à nouveau. Colette Nativel revisite la rhétorique de l'image en étudiant la persuasion mise en œuvre par Rubens dans plusieurs de ses œuvres majeures. Le peintre déploie un art subtil de la *dispositio*, du geste, de la narration, du mouvement et de l'allégorie, qui est mis au service du sujet et de la clarté du message. Jacqueline Lichtenstein remet en question la vision rigide, héritée du XIX<sup>e</sup> siècle, de l'époque classique, en précisant la nature et la fonction même des règles de l'art. Loin de constituer les éléments d'un carcan normatif, celles-ci sont davantage comprises au XVII<sup>e</sup> siècle comme des outils et des guides pour la pensée de l'artiste ; indissociable de la pratique et de son application même dans les exemples, la règle générale appelle détachement et *phronèsis* pour être adaptée aux circonstances particulières. Elle est également la source du plaisir propre à l'art, qui augmente par la reconnaissance des moyens employés pour produire ses effets. Enfin, Marc Fumaroli convie le lecteur à un parcours historique très détaillé sur la place de la parole persuasive et les transformations de l'ancienne rhétorique dans le cadre des querelles de religion, et en particulier dans le jeu d'influence, d'attaques et de contre-attaques, qui oppose jésuites et jansénistes dans la France des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles : sur fonds d'augustinisme et d'élection divine, les premiers, s'appuyant sur la liberté humaine, apparaissent comme les nouveaux sophistes, voyant dans l'art de persuader qu'ils enseignent un moyen d'inciter à faire les bons choix et d'obtenir la grâce ; les seconds, tirant bientôt parti de la nouvelle science, de la méthode cartésienne et de la logique de Port-Royal, refusent les détours qui encombreraient l'évidence de la vérité. Ainsi, ce volume constitue un florilège cohérent qui reflète à merveille la richesse des recherches en histoire de la rhétorique

et réussit le difficile pari d'offrir, aux spécialistes de l'art oratoire comme aux novices issus d'autres domaines du savoir, une occasion de stimulantes découvertes et une incitation à les poursuivre.

Julie DAINVILLE et Benoît SANS

Christian PIETSCH (Ed.), *Ethik des antiken Platonismus. Der platonische Weg zum Glück in Systematik, Entstehung und historischem Kontext. Akten der 12. Tagung der Karl und Gertrud Abel-Stiftung vom 15.-18. Oktober 2009 in Münster*. Stuttgart, Franz Steiner, 2013. 1 vol., 333 p. (PHILOSOPHIE DER ANTIKE, 32). Prix : 56 €. ISBN 978-3-515-10158-5.

Ce recueil réunit les actes d'un colloque consacré à l'éthique dans le platonisme antique et qui s'est tenu à Münster en 2009. Il comporte seize contributions rédigées en allemand, en anglais et en italien, regroupées en cinq sections et une introduction de C. Pietsch qui coordonne le volume. Il y rappelle que si les études consacrées à l'ontologie ou à la théologie du platonisme impérial ont connu un développement croissant ces dernières années, il n'en a pas été de même pour l'éthique. Si la problématique de l'assimilation au divin a pu susciter l'intérêt, les questions relatives aux fondements de l'éthique philosophique, à la liberté et à la détermination de l'action humaine, aux structures psychiques qui sous-tendent les théories de la vertu, ainsi que les liens entre l'éthique et la politique, ont été relativement occultées. C'est cette lacune que le présent recueil se propose de commencer à combler, en présentant un riche panorama de la réception de l'éthique platonicienne dans le platonisme impérial et tardo-antique, au moment où ses interprètes ont commencé à systématiser la pensée de Platon. Si l'on excepte l'article de C. Horn consacré exclusivement au concept de la volonté dans le *Ménon* et le *Gorgias*, l'enquête générale du livre commence à l'époque hellénistique pour aboutir au néoplatonisme tardif, creusant son sillon jusqu'à l'angéologie de Denys l'Aréopagite (F. Drews). L'introduction de C. Pietsch affiche une volonté de donner un caractère d'unité et de systématisme à toutes ces contributions, mais le regroupement des textes en de nombreuses rubriques a tendance à morceler un peu trop les aspects envisagés. L'introduction aurait peut-être pu souligner davantage certaines questions qui se font écho d'un texte à l'autre. Ainsi deux interrogations essentielles traversent la majorité de ces analyses comme deux lignes de force : comment la construction de l'éthique platonicienne, à partir de l'époque impériale, s'est élaborée en dialogue non seulement avec le stoïcisme, mais surtout avec l'aristotélisme ; comment le passage du médio au néoplatonisme, avec l'affirmation d'un premier dieu au-delà de l'être et de l'intelligible, a modifié la place de l'éthique dans l'économie générale du système en transformant le sens accordé à l'impératif de l'assimilation au dieu. Si l'affirmation de la transcendance divine inaugurée par le médioplatonisme a changé la donne par rapport à l'époque hellénistique dans la manière de concevoir l'union de l'âme avec la divinité, quels sont les points de rupture et de continuité que le néoplatonisme apporta dans cette histoire ? Faut-il vraiment insister, comme le fait S. Lavecchia, sur l'opposition entre le Bien platonicien « relationnel » et l'Un « non relationnel », au-delà même de la rationalité ? J. Dillon pour sa part montre comment les interrogations médioplatoniciennes, consistant à se demander en quel sens la pratique des vertus civiles peut aider l'âme à